

nous ne courons guère le risque d'être dérangées, puisque tu ne peux même découvrir l'issue par où nous allons pénétrer dans le couvent.

L'Espagnole entra alors dans un épais bosquet de figuiers sauvages ; puis, écartant un monceau de feuilles et de branches adossées contre la muraille, elle montra à sa compagne une ouverture large à peine de deux pieds, et assez semblable à une meurtrière.

—Les frères de Notre-Dame-de-la-Poupe aimaient à jouir d'une complète liberté, dit Nativa ; il a fallu toute l'imminence du danger commun pour les décider à nous révéler l'existence de cette issue si bien cachée. A présent, nous allons remonter un escalier étroit, glissant et tortueux. Avance avec précaution.

Nativa, après une hésitation tellement courte que Jeanne ne la remarqua même pas, passa hardiment à travers la meurtrière.

—Fleur-des-Bois la suivit. Certes, la délicieuse et charmante enfant était, pour une jeune fille, d'une bravoure peu ordinaire ; cependant, à peine eut-elle descendu deux marches qu'il lui fallut un suprême effort de volonté pour ne pas tomber en faiblesse.

Elle attribua son émotion au changement subit et sans transition par lequel elle venait de passer d'une vive clarté à une obscurité profonde, d'une atmosphère chaude et inondée de soleil, à une humidité pénétrante et souterraine.

Jeanne se trompait. Des causes physiques peuvent développer ou amoindrir l'intensité d'un pressentiment, mais le pressentiment lui-même est produit par un fluide mystérieux et inconnu qui échappe à l'analyse. C'était un pressentiment que Fleur-des-Bois ressentait.

L'escalier aboutissait à un étroit corridor ; les deux jeunes filles y arrivèrent sans encombre.

—Où sommes-nous, Nativa ? demanda Jeanne d'une voix troublée.

—Derrière l'autel de la chapelle. Regarde ?

L'Espagnole appuya sur le ressort, un panneau glissa dans ses jointures et l'obscur corridor fut subitement illuminé par un rayon doré de lumière.

Fleur-des-Bois avait à peine eu le temps d'entrevoir l'église dévastée du couvent, que de nouveau elle se trouva plongée dans les ténèbres.

—Oh ! que le soleil est donc une belle chose ! murmura-t-elle avec un soupir.

Jeanne entendit alors une porte tourner en grinçant sur ses gonds rouillés, et une faible clarté frappa sa vue.

—Voici un refuge où les ladrones ne s'aviseront pas d'aller nous chercher, dit Nativa. Entre, Jeanne. . . Ici tu n'auras rien à craindre des poursuites de Laurent.

Fleur-des-Bois hésita.

—J'ai peur, Nativa ! . . . dit-elle d'une voix tremblante. Quel est donc ce refuge ?

—Un des *in pace* ou prisons du couvent. J'ai déjà dû pour éviter les outrages de tes amis les Frères-la-Côte, que j'appelle, moi, des assassins et des voleurs, habiter pendant plus d'un mois cette triste demeure, répondit Nativa. Je suis familiarisée avec ces lieux lugubres. Veux-tu, vaillante boucanière, que je te donne l'exemple du courage, que je te montre le chemin ?

—Je le veux bien, Nativa. En effet, — je ne conçois pas cela, — j'ai je te le répète, fort peur. — Passe la première.

Si Jeanne eût pu voir le sourire effrayant de férocité que ces paroles amenèrent sur le visage de Nativa, elle se serait refusée à la suivre.

—Quel affreux séjour ! reprit Fleur-des-

Bois en pénétrant dans l'étroit *in pace*, il me semble que ces murailles humides pèsent sur mes épaules comme un manteau de glace ! Je crois entendre le plaintes et les gémissements des infortunés qui jadis sont morts ici dans les tortures d'une agonie solitaire ! . . . Mon Dieu ! que la liberté est une douce et belle chose ! . . . Nativa, allons-nous en ! . . . fuons ! . . .

—Jeanne, reprit Nativa, il est trop tard pour fuir. Tu ne sortiras pas de ce cachot. Et s'élançant vers la porte du cachot, elle la ferma en dedans, à double tour, et retira la clef de la serrure.

—Fleur-des-Bois n'essaya pas de s'opposer à cette action.

—Nativa, dit-elle les larmes aux yeux, quel plaisir trouves-tu à me torturer ?

—Ah ! je commence à t'inspirer de la terreur ! Mais cela s'explique fort naturellement ma douce Fleur-des-Bois, par l'influence que l'affreux endroit où nous nous trouvons doit exercer sur ton esprit . . .

—Eh bien ! Nativa, ta voix me paraît ressembler au sifflement d'une vipère ?

A cet aveu de Jeanne, le regard de l'Espagnole brilla d'un singulier et sinistre éclat. Une indicible expression de haine contracta son visage.

—Jeanne, s'écria-t-elle d'une voix stridente, ton instinct ne te trompe pas ! . . . Sois enfant, pourquoi n'as-tu pas mis à profit l'avertissement que te donnait la nature ! . . . A présent, rien ne peut plus te sauver ! . . . Tu m'appartiens ! . . . J'ai disposé de toi ! . . . Combien tu me paraissais ridicule tout à l'heure en me parlant de l'avenir ! . . . Ton avenir, Jeanne, se résume en quelques jours ! . . . Tu n'as plus une semaine à vivre ! . . . Et de quelle vie encore ? . . . Une affreuse agonie ! . . . une agonie sans nom, qui dépassera tout ce que l'imagination peut rêver de plus hideux ! . . . Ton avenir, Jeanne, c'est de mourir de soif et de faim ! . . . Regarde ! . . . Dans ma main passée à travers les barreaux de la meurtrière se trouve la clef de notre cachot . . . Que j'ouvre cette main, et cette clef tombera dans le précipice. Qui viendra te sauver ? Personne ! On ne te sait pas ici ! Je te l'avais bien dit que nous ne nous quitterions plus, pas même dans la tombe ! Regarde bien, Jeanne, voici que j'ouvre ma main . . . La clef tombe . . . L'entends-tu rebondir sur les rochers ! . . . Je suis vengée !

Jeanne poussa un cri et s'évanouit !

VIII

Pendant ce temps, de Morvan, ignorant la position critique dans laquelle se trouvait Jeanne, était engagé dans une grave conversation avec Montbars.

La scène se passait dans l'appartement le plus reculé de la maison qu'occupait le flibustier. Montbars avait l'air triste et soucieux, presque découragé.

—Louis, disait-il, tu te trompes du tout au tout sur la portée de l'élection de Laurent. Là où tu ne vois qu'un fait isolé dû au hasard, je devine, moi, un plan de conduite mûrement réfléchi, irrévocablement arrêté . . .

De Morvan allait répondre, lorsqu'un coup discrètement frappé à la porte retint la parole sur ses lèvres.

Presque aussitôt, un des engagés de Montbars se présenta.

—Maître, dit-il, il y a en bas un homme qui demande à être introduit sans retard auprès de toi.

—Quel est cet homme, un Frère-la-Côte ? un Espagnol ? . . .

—Un Frère-la-Côte, sans doute, maître, car il s'exprime en excellent français ! Toutefois, son chapeau est rabattu et son manteau relevé de telle façon qu'il m'a été impossible d'entrevoir son visage.

Laisse passer cet homme, dit Montbars à l'engagé.

Montbars parlait encore quand l'inconnu annoncé par l'engagé entra.

A la vue de de Morvan, il laissa échapper un mouvement de mauvaise humeur.

—Capitaine, lui dit Montbars, le chevalier Louis est mon parent, un second moi-même. Je n'ai rien de caché pour lui, ni action, ni pensée. Explique-toi sans crainte.

—Tu m'appelles capitaine, tu m'as donc reconnu ?

—Parfaitement, mon ami Pierre.

Le nouveau venu qui était en effet le capitaine Pierre, dégraffa son manteau et s'assit sur une chaise en face de Montbars.

—Frère-la-Côte, lui dit-il, puisque tu me réponds de la discrétion du chevalier, je dois y croire ; tu ne te trompes jamais. Néanmoins, avant d'aborder le sujet qui m'amène, il me faut ta promesse qu'aucune des paroles échangées ici entre nous ne sortira de cette enceinte.

—Pourvu que cette promesse n'engage en rien ma liberté d'action, je consens à la faire.

—En rien ; au contraire, même. Il s'agit de Laurent. Ce matin, le misérable, se croyant sûr de moi, n'a pas craint de me dévoiler ses infâmes projets.

—Ah ! tu connais les projets de Laurent ! interrompit Montbars avec une ardente curiosité qu'il ne songea pas à cacher ; et quels sont-ils ?

—Infâmes ! je le répète. Il compte s'emparer des richesses de l'association, richesses, dit-il, mal placées dans tes mains, et transporter la flibuste dans les mers du Sud. Je ne te répéterai pas tous les raisonnements qu'il a employés, les promesses qu'il m'a faites pour me gagner à son parti.

—Et qu'as-tu répondu, capitaine Pierre ?

Ma première pensée a été d'abord de traiter le misérable comme il le méritait ; mais ayant réfléchi que dénoncer publiquement Laurent aux Frères-la-Côte, ou bien repousser avec indignation ses offres, c'était, dans le premier cas, m'exposer à passer pour un calomniateur ; dans le second, le mettre sur ses gardes ; j'ai préféré lui laisser croire qu'il pouvait compter sur moi et venir l'avertir du danger qui nous menace . . . Dieu veuille, Montbars, qu'il ne soit pas déjà trop tard pour le conjurer !

—Eh bien ! Louis, que penses-tu de tout ceci ? dit Montbars en s'adressant à de Morvan, mes soupçons étaient-ils donc si dénués de fondements ? . . .

Il y avait à peine vingt minutes que Pierre était reparti, quand un bruit confus de voix, montant de la rue jusqu'à eux, attira toute leur attention.

—Qu'est-ce ? dit Montbars en ouvrant la fenêtre.

—Un homme blessé, que l'on rapporte sur un brancard ! répondit de Morvan.

—Malédiction ! s'écria Montbars, ce doit être Pierre ! . . .

Le flibustier ne s'était pas trompé.

A peine une minute s'était-elle écoulée que le Frère-la-Côte, soutenu par quatre flibustiers, faisait son entrée dans la pièce où se trouvaient de Morvan et Montbars :

—Pierre, mon pauvre Pierre, dit ce dernier en lui prenant affectueusement la main, tu as rencontré Laurent ; c'est pour moi que tu meurs ! . . .

(A suivre.)